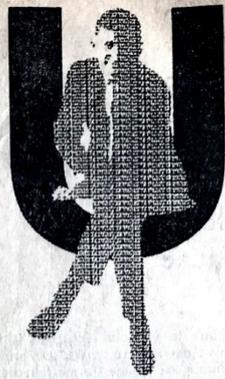


DE L'ECRITURE A LA TYPOGRAPHIE



ABCDEFGHIJK

Jérôme Peignot a publié cette année un livre sur la typographie, et un roman: «L'Amour a ses Principes», très remarqué par la critique. Clarisse Francillon l'a interviewé. Nous publions un cliché des caractères Peignot dessinés par Cassandre; une lettre moderne, un «U», qui ne plaira pas sans doute à notre auteur, et une photo des rues de Londres qui montre que l'affichage n'est pas réservé aux gardes rouges.

— Il y a environ un siècle, Balzac alors jeune et inconnu conçut le projet fort hardi pour son époque, de réunir impression, édition et fonderie de caractères. Il signa un contrat d'association avec un artisan fondeur, Laurent. Mais Balzac, nul ne l'ignore, n'entendait rien aux affaires. Très vite, la sienne battit de l'aile. Une merveilleuse amie, Laure de Berny — celle qu'il a toujours nommée la Dilecta, celle qu'il a évoquée sous les traits de Madame de Morsauf, héroïne du *Lys dans la Vallée* — renfloua l'entreprise et plus d'une fois. Puis, Balzac étant parti vers d'autres destinées, elle y plaça son fils Alexandre, un très jeune homme, qui sut lui donner un développement considérable. Alexandre de Berny fut le premier maître fondeur parisien.

— A quel moment de l'histoire votre famille apparaît-elle?

— Un des successeurs d'Alexandre réalisa la fusion avec la plus importante des sociétés plus jeunes, la Fonderie Peignot et Cie, dirigée par mon grand-père. Puis mon père occupa le poste de président-directeur général des *Fonderies Deberny et Peignot*. Il en est d'ailleurs toujours président honoraire.

— Vous-même y avez-vous travaillé?

— Jamais. Je suis un écrivain et pas le moins du monde un typographe. J'aurais voulu préparer l'Ecole normale, mais les circonstances m'ont obligé très tôt à gagner ma vie. Je suis donc entré dans un «digest», comme petit employé, d'abord à la fabrication, puis dans les bureaux. Mais je n'avais qu'une envie, c'était d'en sortir et dès que j'ai pu j'ai abandonné le plomb pour la plume.

— Ce sont vos expériences dans cette rédaction que vous avez consignées, je suppose, dans votre premier roman *Grandeur et Misères d'un Employé de Bureau*?

— J'ai ensuite publié: *Jérômiades*, *Constance* et *L'Or des Fous*, trois romans. Puis toute une série d'essais qui ont paru dans différentes revues sur Saint-Simon, le cardinal de Retz, Musil, Flaubert, Benjamin Constant, Miller, Leiris, Joyce... et des articles de critique d'art sur Bosch, Van Gogh, Bellmer...

Un soir, je dinais chez un ami qui m'a dit à brûle-pourpoint: «Vous devriez absolument écrire un bouquin sur la typographie, je connais un directeur de collection qui ne demanderait qu'à l'édition.» J'ai ri. «Moi? J'en serais bien incapable! En revanche, mon frère se chargerait peut-être d'un travail de ce genre, il me semble tout indiqué pour cela...»

— Votre frère Rémy?

— Il est l'auteur de très belles lettres, notamment celles du caractère *Cristal*. Un jour, je l'ai entendu parler de la manière dont il convient de dessiner un O. La fougue, la passion qu'il mettait dans son exposé, je ne les ai pas oubliées... Donc, je lui ai communiqué la proposition qui m'était faite. Il a ri lui aussi. «Je ne réussirais qu'à fabriquer un manuel à l'usage des typos qui serait mortellement ennuyeux et il en existe déjà. En plus, je n'aurais pas le temps de le faire.» Plus tard, j'ai été membre d'un séminaire international à Harvard et j'ai pu avoir accès à la magnifique Widener Library de cette université. Disposant d'un pareil instrument de recherches, ne pouvais-je pas reconsidérer la question? Il se trouvait là une bonne partie de la documentation dont je pourrais avoir besoin. J'ai commencé à prendre quelques notes. Peu à peu, elles sont devenues *De l'écriture à la Typographie*.

— Quoi qu'il en soit, vous aviez le sujet chevillé au cœur.

— Disons que, sous ce rapport, j'occupe une situation privilégiée, au lieu de rencontre de la littérature et de l'art du typographe, j'ai grandi dans le culte de la lettre. Fasciné par les hampes, les hastes, les empâtements, je peux, des heures durant, contempler des lignes composées en Plantin, en Caslon, en Garamond, en Elzévir,

tenter de déceler ce qui fait leur pureté, leur parfaite noblesse.

— Dispositions héréditaires?

— Peut-être. Mon grand-père, Georges Peignot, fut le premier en France à vouloir intégrer l'art du caractère à l'art décoratif et ses vues justes et profondes continuent d'influer sur notre époque. Ce fut lui qui commanda au décorateur Grasset les dessins du caractère qui devint le *Grasset*, l'aîné des caractères modernes. Puis il grava et fonda le *Robur*. Mon père, Charles Peignot, commanda au peintre-affichiste Cassandre le *Peignot*, constitué uniquement de capitales. Ces lettres apparurent pour la première fois, au moment de l'Exposition de 1937, au fronton du Palais de Chaillot et elles nous transmettent, incrusté dans la pierre et doré, le message de Paul Valéry: *Dans ces murs voués aux merveilles, j'accueille et garde les ouvrages de la main prodigieuse de l'artiste, égale et rivale de sa pensée. L'une n'est rien sans l'autre.*

— Ces lettres qui sont, vous nous le rappelez dans votre livre, de véritables œuvres d'art...

— Oui, au même titre que les tableaux et les statues. Pour moi Claude Garamond est un génie aussi grand que Léonard de Vinci. Garamond, pour graver les approches de *Ensamble*, mit dix ans... Un caractère d'imprimerie est un trésor d'art. Et qui a jamais douté que l'art soit une manifestation de Dieu sur la terre? De même que le métal vil devait se transformer en métal précieux dans le creuset de l'alchimiste, un dessin se métamorphose en poinçon, le poinçon en matrice, la matrice en lettre de plomb, le plomb en page imprimée, véhicule de la pensée des hommes.

— Autant dire qu'il y a dans ces opérations une part de magie.

— Autant dire que les hautes traditions ne doivent pas se perdre, en cette matière. Mais pas non plus se scléroser. En typographie tout doit être mouvement. Les lettres sont des visages, les instants de la civilisation qu'elles expriment. Mais à l'heure actuelle, on s'y intéresse peu, l'art de la lettre entre dans une sorte de léthargie. Pourtant l'invention de la lumitype — c'est le nom de la photo-composeuse qui fait appel à un dispositif photographique au millionième de seconde — pourrait permettre des créations nouvelles. Mais les ingénieurs qui les manient semblent plus soucieux du bon fonctionnement de leur machine que du lancement de nouveaux caractères. Autant j'estime qu'il ne s'agit en aucune façon de rompre avec le passé, autant j'estime malséant de s'endormir sur des modèles stéréotypés. N'oublions pas que l'échange entre les lettres et nous, c'est la vie même, l'air, l'esprit, sans quoi nous ne serions pas qui nous sommes. J'écris ou je lis, donc j'existe...

Ainsi, des premières briques gravées des prêtres de Bel, découvertes près du fort phénicien d'Ugarit, datant du XIV^e siècle avant notre ère, jusqu'aux disques de la lumitype, en passant par l'alphabet des scribes de Byblos et les fameuses capitales de la Colonne trajane, en passant par l'onciale du Moyen Age, la gothique, la bâtarde, l'humanistique ronde de la Renaissance, c'est toute l'évolution de l'écriture et de la typographie qui nous est retracée par un technicien, un penseur et poète. Jérôme Peignot déplore le manque d'intérêt de nos contemporains pour l'art de la lettre. Mais si quelque chose peut contribuer à le revivifier parmi nous, c'est bien *De l'écriture à la Typographie*.

C. F.

Deux cent quarante-deux pages. Format Poche 11/16.5. Collection Idées-Gallimard. Le prix d'un hebdomadaire. Un tout petit volume et un très grand livre.

